Textes complémentaires

**Texte 1** : Juvénal, *Satires*, III (extraits),

traduction de P. de Labriolle, Les belles Lettres, 1950.

La biographie de Juvénal (*Decimus Junius Juvenalis*) est difficile à établir. Né vers 65 après. J.-C., il est contemporain des règnes de Domitien et de Trajan. Il commence à écrire les *Satires* (*Saturae*) après la mort de Domitien, en 96 ap. J.-C.

A l’origine, « **satura** » désigne une corbeille d’offrandes contenant toutes sortes de dons pour les divinités ; le terme a fini par désigner un poème (ou un texte en prose) qui traite un mélange hétéroclite de sujets, sur un mode ironique et critique.

Dans la satire III, Juvénal met en scène un narrateur, et son ami Umbricius, qui a décidé de quitter Rome pour s’installer à Cumes, en Campanie. Umbricius se plaint de la corruption : « Omnia Romae cum pretio » (A Rome tout s’achète), dit-il. L’énorme cité est même devenue dangereuse, à en croire Umbricius.

Il faut avoir beaucoup d’argent pour dormir dans cette ville. Voilà la principale cause de nos maladies. Le passage des voitures dans les sinuosités des rues étroites, les querelles du troupeau qui n’avance plus, ôteraient le sommeil à Drusus même ou à des veaux marins. Le riche, quand une affaire l’appelle, se fera porter à travers la foule qui s’ouvre devant lui ; il progressera rapidement au-dessus des têtes, dans sa vaste litière liburnienne. Chemin faisant, il lira, écrira, dormira là-dedans, car, fenêtres closes, on y dort le mieux du monde. Et il arrivera tout de même avant nous. Moi, le flot qui me précède fait obstacle à ma hâte ; la foule pressée qui me suit me comprime les reins. L’un me heurte du coude ; l’autre me choque rudement avec une solive. En voici un qui me cogne la tête avec une poutre ; cet autre, avec un métrète. Mes jambes sont grasses de boue. Une large chaussure m’écrase en plein et un clou de soldat reste fixé dans mon orteil. (…)

Sur un chariot qui s’avance oscille une longue poutre ; sur un autre, c’est un pin. Leur balancement aérien menace la foule. Si l’essieu qui porte des marbres de Ligurie vient à se briser et que, perdant l’équilibre, cette masse se déverse sur les passants, que reste-t-il des corps ? Comment en retrouver les membres, les os même ? Broyé, le cadavre du brave homme disparaît tout entier, tel un souffle. (…)

 Considère maintenant les périls d’une autre sorte auxquels on est exposé la nuit, le vaste espace qui sépare du sol les toits juchés en l’air d’où un tesson vient vous frapper le crâne, combien de fois des vases fêlés et ébréchés tombent des fenêtres, et de quelle trace profonde ils marquent et entament le pavé. C’est s’exposer au reproche de négligence et ne pas prévoir les accidents subits, que de s’en aller souper sans avoir fait son testament. Tant il est vrai que le passant a autant de chances de mort qu’il rencontre la nuit de fenêtres ouvertes où l’on ne dort pas. Ne souhaitez qu’une chose, et puisse ce vœu modeste s’accomplir pour vous, c’est qu’on se contente de vous inonder du contenu de larges bassins ! (…)

 Bien d’autres mésaventures sont à redouter. Il ne manquera pas de gens pour vous dépouiller, une fois les maisons closes, quand partout les boutiques font silence, volets fixés, chaîne de sûreté en place. Il arrive aussi que surgisse à l’improviste un bandit, qui joue du couteau. Tandis que des patrouilles armées font régner la sécurité dans les marais Pontins et la forêt Gallinaria, les brigands s’abattent de là-bas sur Rome comme sur une proie. Quelle forge, quelle enclume ne fabrique pour eux de pesantes chaînes ? Presque tout ce que nous avons de fer passe à cela : c’est au point que l’on en vient à craindre de manquer de charrues, de marres et de sarcloirs. Heureux les trisaïeuls de nos bisaïeuls, heureux les siècles qui, jadis, sous les rois comme sous les tribuns, ont vu Rome se contenter d’une seule prison !